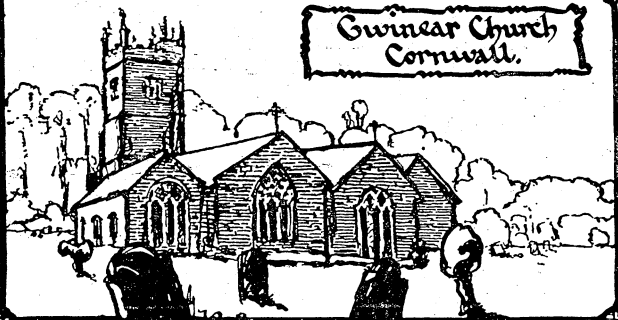


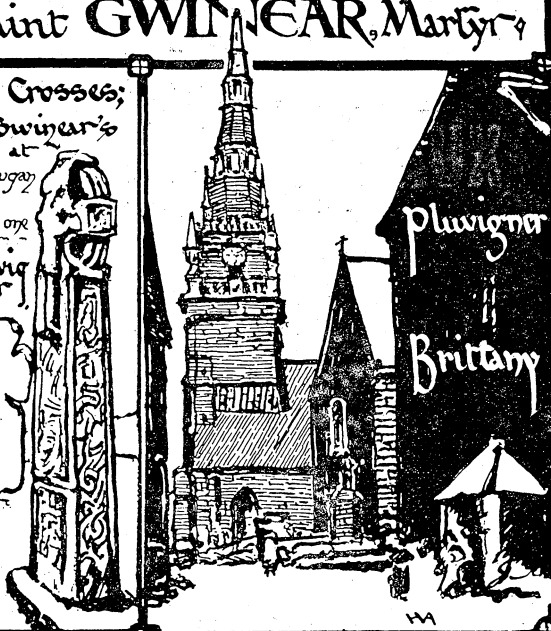
Gwinear Church
Cornwall.



Saint GWINEAR, Martyr

Old Crosses;
St. Gwinear's
now at
Mawgan

and one
at
Pluwig
ner



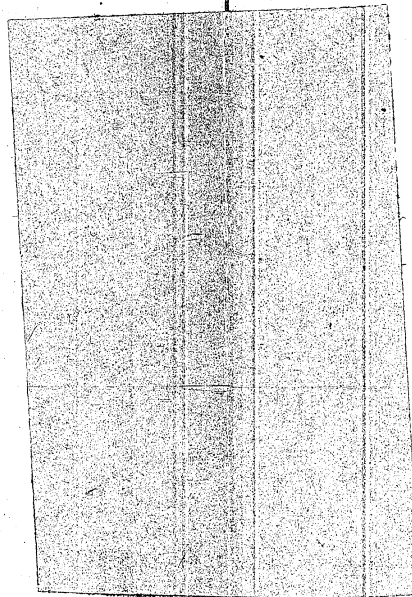
Brittany

UN SAINT DU CORNWALL

DANS LE MORBIHAN

SAINT GUIGNER, Martyr

Patron de Gwinear, en Cornwall, et de Pluvigner, en Bretagne



Le nom et la tradition de la paroisse de Pluvigner, au diocèse de Vannes, prouvent qu'il y a 1400 ans des rapports constants existaient entre le Vannetais et le Cornwall, comme d'ailleurs entre le Cornwall et la Cornouaille armoricaine. Pluvigner, en effet, c'est le plou (*plebs* : paroisse) de Guigner, et le nom de saint Guigner se retrouve dans l'ouest du Cornwall, sous la forme *Gwinear*, à Gwinear, paroisse rurale à l'est de la ville de Hayle. Le nom de cette paroisse de Gwinear comporte l'un des problèmes les plus intéressants qu'on puisse imaginer pour l'histoire du Cornwall ancien, car il est en même temps celui d'un saint qui passe pour avoir fait partie d'un groupe de pieux Irlandais dont le souvenir est resté dans les noms de toutes les paroisses du Cornwall situées entre Saint-Ives, au nord, et Porthleven, au sud. La légende de saint Gwinear et de ses compagnons soulève donc toute la question de l'influence religieuse de l'Irlande sur le Cornwall. D'autre part, on rencontre également, nous venons de le voir, le culte de saint Gwinear en Bretagne, où sa légende a été transplantée et s'est localisée en prenant une forme un peu différente de celle de la légende cornique, dont elle est devenue, pour ainsi dire, une rivale — ce qui n'est pas fait, entre parenthèses, pour simplifier le problème. — Enfin la vie de saint Gwinear offre un intérêt particulier aux érudits qui s'occupent de l'histoire du Cornwall, car, écrite au Moyen-Age, elle eut la chance d'échapper aux destructions systématiques du xvi^e siècle et se trouve être à l'ex-

ception de la vie de saint Petroc et de celle de saint Ké), la seule vie complète d'un saint du Cornwall, écrite dans le Cornwall, qui nous soit parvenue. Son auteur est un clerc nommé Anselme, et on doit la dater des environs de l'an 1300. Le fait que ce clerc inconnu portait le même nom que le célèbre archevêque de Canterbury, est cause que la vie de saint Gwinear fut fréquemment imprimée parmi les œuvres du grand saint Anselme.

J'analyserai d'abord la légende de saint Gwinear telle que le clerc Anselme nous la donne ; puis, après avoir examiné si les sources puisées de mon côté de la Manche sont susceptibles de l'éclairer, je discuterai la forme de cette légende telle qu'on la trouve en Bretagne.

I

De Saint Fingar ou Guigner, Sainte Piala, vierge, et leurs compagnons martyrs en Bretagne (i. e. dans la Grande-Bretagne)

(D'après les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, au 23 mars, qui est justement le jour de la fête de Saint Gwinear, en Cornwall. Le manuscrit original de cette *Vita Guigneri*, œuvre du clerc Anselme, faisait partie de la Bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Victor à Paris.)

Anselme commence par raconter que saint Patrice, alors qu'il vivait solitaire en Cornwall, se livrant à la prière et à la méditation, fut gratifié d'une vision angélique et reçut l'ordre d'aller prêcher l'Evangile en Irlande. Il obéit. Apprenant son arrivée, sept rois Irlandais, suivis d'un nombre considérable de prêtres payens, vinrent l'écouter et rejetèrent avec mépris son enseignement. L'un des plus réputés parmi ces rois s'appelait Clito (1). Son fils Fingar (2),

(1) Dans la *Vie de saint Neot*, prêtre et confesseur (xvii^e siècle, conservée à Oxford (MSS. Bodley), la petite île d'Athelney, en Somerset, où le roi Alfred se cache, s'appelle *Insula Clitonum*. Il ne paraît pas que le nom donné au roi irlandais « Clito » soit un nom de personne irlandais. Il est possible que l'auteur ait rencontré quelque part l'expression de « rex Clito », où « Clito » serait un génitif assez fantaisiste de « Cluath » ; le sens serait « le roi de Cluath », et Cluath serait une forme abrégée de « Ail Cluatah » ou autre forme du nom ancien de Dumbarton, sur la Clyde, endroit fameux dans les documents irlandais. Fingar, au contraire, semble bien un nom irlandais. Piala ne peut guère en être un. Le « p » initial ne se rencontrant pas dans la nomenclature indigène de l'Irlande.

(2) Ce passage rappelle étrangement un fait tout à fait sem-

« jeune homme de grande promesse, prédestiné et élu de Dieu, inspiré déjà du Saint-Esprit », seul de ses compatriotes, se leva de son siège en l'honneur du saint étranger et le lui offrit : ce qui mit Clito en fureur. Il accusa son fils de vouloir abolir le culte des anciens dieux et l'exila. Accompagné de beaucoup de jeunes nobles Irlandais, tous ses amis, Fingar quitta sa patrie, l'Irlande, et fit voile pour la Petite Bretagne. On ne dit pas où ils abordèrent, mais seulement qu'ils furent accueillis avec bonté par un prince que la *Vita* nomme *juge, duc et seigneur*, mais dont elle ne donne pas le nom. Ce bon prince abandonna aux exilés un territoire assez grand pour qu'un homme pût en faire le tour à cheval dans une journée.

Dieu avait décidé d'appeler Fingar encore plus étroitement à son service. Un jour, les jeunes gens chassaient. Leurs chiens lancèrent un cerf et le poursuivirent à une telle allure que Fingar, qui le suivait de près, laissa bientôt ses compagnons loin derrière lui. L'animal fut pris, dague par le jeune chasseur qui le dépouilla et en fixa les restes sur sa selle. Avant de rejoindre ses amis, il se mit en quête d'une flaque d'eau quelconque où il pût laver ses mains et ses vêtements. Ce fut en vain. Désappointé, il enfonça sa lance en terre. Or voilà que soudain, une fontaine jaillit à l'endroit même. Fingar s'agenouillait pour

blable raconté dans toutes les vies de saint Patrice, à propos du poète Dubhthach Maccu Lughair, qui se leva pour faire honneur à saint Patrice, et fut béni par lui ; chose étrange, les documents irlandais sur ce point portent que le fils de Dubhthach, à la suite de cette bénédiction, s'attacha aux pas de saint Patrice : il devint dans la suite le saint évêque Fiac. Pour les sources de cet incident (car je n'ai pas ici sous la main les documents qu'il me faudrait), voir une vie de saint Patrice (dans Baring-Gould et Fisher, peut-être ; certainement dans O'Hanlon au 17 mars [ses références sont souvent précieuses, mais fort vieilles] ; ou mieux encore dans J.-B. Bury). Aux sources anciennes, ajouter que la même légende, par suite d'étranges confusions, est racontée dans la *Vie gaélique de saint Benignus d'Armagh*, publiée par Paul Grosjean dans les *Acta Sanctorum, Novembris*, t. IV (1925), chapitre 14, pp. 180-181, et que dans ce passage le fait est rapporté non point de Dubhthach Maccu Lughair, mais de Caireadh, fils de Fionnchoemh, ancêtre de la famille appelée Sil Cairetha (descendance de Cairedh). Dans les notes au passage cité des *Acta Sanctorum*, on s'est efforcé de tirer au clair l'origine de cette confusion ; le poème cité dans la *Vie de Benignus* a été réédité depuis dans l'article « *Notulae Hibernicae* », de Paul Grosjean, *Analecta Bollandiana*, T. XLIX (1931), pp. 98-99.

puiser de son eau, quand il aperçut son propre visage; la pensée de Dieu lui vint aussitôt, de ce Dieu dont la bonté n'avait jamais cessé de le combler, et il prit la résolution de se vouer complètement à son service. Il laissa là son cheval, et, sans rejoindre ses amis, se réfugia dans une grotte, au milieu des rochers, commençant d'y vivre en ermite sans autre nourriture que les glands de la forêt.

Cependant le duc, étonné de sa disparition, pensant que ses compagnons s'étaient débarrassés de lui en lui donnant la mort, fit mettre ceux-ci au cachot. Ils protestèrent de leur innocence et offrirent de procéder à des recherches. On finit enfin par retrouver Fingar, et on l'amena au duc, à qui il raconta son aventure et dit sa résolution de quitter le monde et de mener la vie solitaire; il supplia qu'on lui fit don du lieu choisi par lui pour sa retraite et où il s'était déjà construit un petit oratoire. Ce qui lui fut accordé volontiers par le bon seigneur; il reçut « à perpétuité », gratuitement et sans avoir aucune rente féodale à payer, tout le territoire qu'on lui avait fixé ainsi qu'à ses compagnons à leur arrivée pour s'y établir. » Sur ce territoire, dont le nom malheureusement ne nous est pas donné, mais qui dit-on était riche et fertile, une « habitation de sanctification » (c'est-à-dire, un hermitage et oratoire) fut bâti, et Fingar commença à y mener une vie de scrupuleuse discipline, « aspirant à la perfection, châtiant sa chair, et faisant de son mieux pour que son esprit la dominât ».

A quelque temps de là, un ange lui ordonna de rentrer dans sa patrie. L'Irlande s'était convertie, et ses compatriotes l'accueillirent avec joie. Clito, son père, étant mort, on demanda à Guigner (1) de lui succéder sur le trône; mais, lui, refusa énergiquement en disant que « du moment qu'il avait mis la main à la charrue, il ne regarderait plus en arrière » et que d'ailleurs « le bon guerrier ne doit pas mêler des affaires du monde, afin de plaire à celui qui l'a choisi pour faire partie de sa milice » (2). Il épousa sa sœur Piala. Mais celle-ci, comme son frère, avait fait vœu de se retirer du monde; elle répondit qu'elle proposa alors qu'un des seigneurs du pays prit sa place et

ne serait jamais que l'épouse du Christ, ce que Guigner approuva hautement. Guigner s'enfuit donc et quitta pour la seconde fois l'Irlande, accompagné de 770 hommes et de 7 évêques, tous convertis de saint Patrice. Piala se joignit à eux, et on fit voile.

A peine la sainte compagnie avait-elle disparu à l'horizon, qu'une vierge de noble naissance, Hya, accourut sur le rivage avec l'intention de s'embarquer avec Guigner. Hélas! il était trop tard; aussi s'agenouilla-t-elle tout en pleurs et se mit-elle à prier Dieu de venir à son aide. Alors elle aperçut une petite feuille que les eaux balançaient doucement; l'idée lui vint de la toucher d'une baguette qu'elle tenait en main, et voici que, loin de s'enfoncer, la feuille se mit à grandir, grandir toujours, au point de se transformer en une barque où Hya, pleine de confiance, monta et traversa, ainsi portée, la mer d'Irlande si rapidement qu'elle parvint aux côtes du Cornwall avant Guigner et ses compagnons. Ces derniers débarquèrent « à un port qui s'appelle Heul », où Hya les attendait. Or, non loin de la grève, il y avait une cellule où une autre pieuse vierge s'était retirée. Après l'avoir saluée, les émigrés s'arrêtaient à quelque distance pour prendre leur repas, mais, là, il n'y avait pas d'eau, alors Guigner se mit à prier et frappa le sol de son bâton: aussitôt une source jaillit et tous purent étancher leur soif.

Le repas terminé, on se remit en route et on parvint à une ville nommée Conetconia. Là, une sainte femme craignant Dieu, nommée Coruria, témoigna aux voyageurs une bonté sans pareille. Après avoir dépouillé de leur paille les toits de ses chaumières pour leur donner de quoi se reposer, elle tua la seule vache qu'elle eût pour pourvoir à leur repas. Mais Guigner fit réunir les ossement de l'animal, placer sur eux la peau, et se mit en prière. Sa prière achevée, la vache revint à la vie plus belle que jamais. On la fit traire, on but de son lait, et le saint demanda à Dieu de faire la grâce, qu'à l'avenir elle donnât trois fois plus de lait que les autres vaches. Ce qui arriva, dit-on, et ce privilège a passé à toutes ses descendantes (1).

(1) Guigner se prononce exactement comme *Gwinear*. Anselme écrit toujours *Guigner*, ce qui est la forme bretonne du nom.

(2) Luc, ix, 62, et II, Tim., II, 4.

(1) On retrouve la réplique de cette légende dans la Vie de saint Germain d'Auxerre inscrite dans la *Légende Dorée* de Jacobus de Voragine. De pareilles résurrections d'animaux se rencontrent parfois dans les Vies des saints irlandais. Un parallèle dans la *Vita*

A la stupéfaction générale, Guigner se releva, ramassa sa tête, la prit dans ses mains et se dirigea vers une colline qui se dressait aux environs.

Sur la pente de cette colline était un village où les femmes se querellaient avec un tapage infernal. En passant, comme punition, le martyr demanda à Dieu qu'en ce village les disputes ne prissent jamais fin : c'est ce qui fait que cette terre-là, pourtant riche et fertile, est restée abandonnée et déserte. Guigner ne voulut pas y rester à cause de ce bruit ; il reprit donc sa tête, la porta plus loin, et la purifia dans un ruisseau qui coule encore. Après, il la porta jusqu'à un autre endroit encore, séparé de celui dans lequel les saints martyrs avaient souffert par un petit bois. On montre toujours une source où son sang coula. Après le carnage, un soldat avait voulu s'emparer du bâton que le saint avait fixé dans la terre : mais il resta terrifié ; le bâton, devenu arbre, portait deux branches couvertes de feuilles. « Cet arbre existe toujours », ajoute la *Vita*, « sa hauteur, dit-on, est considérable, mais personne n'a jamais pu en déterminer l'essence. »

Cependant les corps des martyrs étaient demeurés sans sépulture. Une nuit, Guigner apparut trois fois en songe à un homme nommé Gur (1), et lui intima l'ordre de rendre à son corps les derniers devoirs. A son réveil, Gur dit la chose à sa femme, mais celle-ci lui conseilla de n'en rien faire, par crainte du tyran. Cependant, le lendemain, les chiens de Gur lancèrent un cerf, et voilà que l'animal poursuivi se réfugia sur « la terre du Martyr » (*S. Martyris glebam*), comme s'il cherchait à obtenir la protection du saint. Les chiens s'arrêtèrent d'eux-mêmes et se couchèrent même aux pieds du cerf. Gur alors se rappela son rêve et vit qu'il avait été gratifié d'une inspiration céleste. Obéissant à l'ordre d'en haut, il donna d'abord la sépulture à saint Guigner, puis à ses compagnons martyrs à l'endroit même où ils étaient tombés.

Plus tard, quand « la vigne du Dieu des armées » (c'est-à-dire, l'Eglise) eut couvert le pays de Cornwall, on éleva une basilique sur la tombe de saint Guigner. Les ouvriers

(1) *Gur* est mot cornique qui signifie *homme*. Ce qui ferait penser qu'Anselme a tiré son récit d'un manuscrit écrit en cette langue, ou qu'il lui a été raconté de vive voix par un habitant du Cornwall. (Note de M. Jenner).

qui y travaillaient se trouvèrent un jour sans vivres ; mais le saint, loin d'oublier les siens, apparut à quelques voisins et leur suggéra l'idée d'aller porter aux maçons ce qui leur manquait. Mais parmi ces voisins, il y en avait un qui possédait un taureau très dangereux et que le saint pourtant réclamait. Très perplexe, le pauvre homme se demandait comment il se rendrait maître de l'animal. Le lendemain, il se décida et monta à cheval. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant le taureau qui l'attendait à sa porte, doux comme un mouton ! Rien ne fut plus facile que de le conduire au chantier, où il fut abattu et fournit grandement au repas. Ce miracle redoubla, on le comprend, le zèle des ouvriers. L'un d'eux, tandis qu'il fendait une pièce de charpente, brisa en deux sa hache. Furieux, il se mit à jurer et déclara qu'il ne travaillerait plus. Le contremaître, qui était un brave homme, et s'était chargé de l'entreprise pour l'amour de Dieu, essaya de rendre courage à son charpentier, et ramassa les deux morceaux de la hache. Aussitôt, ils se rejoignirent parfaitement de sorte que l'ouvrier se remit au travail avec un zèle décuplé.

Anselme raconte encore trois miracles dus à l'intercession de saint Guigner. Deux soldats s'étaient permis de mépriser la pierre qui avait servi d'ancre à sa barque. (1) Ils périrent misérablement. Deux amoureux s'étaient enlacés sur la tombe d'un compagnon du saint, un vénérable évêque, ancien courtisan de Clito. Et voilà qu'ils se trouvèrent dans l'impossibilité de se séparer et qu'on fut obligé de les conduire à la *memoria* (tombe) de saint Guigner pour qu'ils fussent débarrassés de leur étreinte forcée, ce qui arriva par l'intercession du martyr et les prières de ses fidèles. (2)

La vache du sacristain de l'église de saint Guigner fut un jour dérobée ; or, il se fit que les voleurs virent subitement deux lumières sur ses deux cornes. Epouvantés, ils rapportèrent bien vite l'animal à son propriétaire, et lui firent

(1) Les pêcheurs de l'ouest de Cornwall se servent encore de pierres en guise d'ancres pour fixer les petits bateaux : ils appellent ces pierres *killicks*.

(2) L'abbé Duine considérait ce miracle comme unique dans l'hagiographie bretonne. Il rappelle pourtant un conte de fées bien connu (*L'oe d'or*) et on trouve un exemple d'une punition quelque peu semblable dans la Vie tripartite de saint Patrice.

même cadeau d'une seconde vache comme amende honorable.

Notre auteur dit aussi que la terre ramassée avec foi et dévotion sur le tombeau de saint Guigner guérit les maladies. Or, on sait qu'en Bretagne, le pieux usage s'est conservé de ramasser la poussière sur les tombes, près des autels, ou devant les statues des saints bretons pour guérir les maux.

Et Anselme termine ainsi : « J'ai écrit tout cela, moi, Anselme, serviteur de Jésus-Christ, au sujet de la passion des saints et des vertus de saint Guigner, tel que cela m'a été raconté, afin que les fidèles puissent connaître les actes de leur patron et lire son histoire. Aussi ai-je mis mon nom à la fin, de sorte que, par les mérites du martyr et les prières des fidèles, je puisse obtenir pardon de mon Rédempteur, Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui, avec le Père et le Saint-Esprit vit et règne éternellement. »

II

J'ai analysé la *Vita Guigneri* aussi complètement que je l'ai pu et presque toujours en me servant des termes mêmes employés par son auteur, le clerc Anselme. L'intérêt que présente cette *Vie* est d'autant plus grand qu'elle offre un exemple typique de ce qu'ont pu être les vies anciennes des vieux saints du Cornwall — comme celles des SS. Breaca, Ia, et Elwin que Leland consulta en 1533 — et qui toutes ont été détruites au moment de la Réforme. De plus, elle apporte une contribution importante aux historiens qui seraient tentés d'étudier de près le folklore de notre paroisse de Gwinear, car elle rapporte les traditions qui couraient en Cornwall sur saint Guigner au temps d'Anselme, traditions depuis oubliées chez nous. Enfin elle abonde en détails très pittoresques de couleur locale, à telle enseigne que Duine a pu en conclure qu'Anselme était un clerc du Cornwall, un clerc tellement amoureux de sa petite patrie qu'il fait de saint Patrice son compatriote et qu'il déclare que c'est du Cornwall qu'il partit pour évangéliser l'Irlande, ce qui est une erreur. Au contraire, les mots « on dit » qui précèdent le récit du bâton changé en arbre, n'ont pu être écrits par un habitant de Gwinear : et Anselme, pour désigner saint Gwinear, emploie constam-

ment la forme bretonne de son nom, qui est *Guigner*, ce qui ferait penser qu'il était Breton (comme peut-être l'auteur de la *Vita Petroci*), un Breton venu pourtant en Cornwall pour y poursuivre des recherches. La question devient plus complexe quand on remarque que dans la première partie de la *Vita Guigneri* le saint est appelé Fin-gar, et que dans la seconde, il est appelé Guigner. (1) En tout cas, je le répète, si Anselme n'était pas né en Cornwall, il connaissait le pays. C'est ainsi que *Heul*, cité par lui, est certainement Hayle, et Conecton est une erreur de graphie pour *Conerton*, capitale administrative du Hundred de Panwith au Moyen-Age. L'oratoire de la vierge solitaire de Hayle fut bâti, sans aucun doute, sur le rocher, appelé « Chapel Aanjer Rock », qui se trouve, au milieu des sables, à côté de l'embouchure de la rivière de Hayle, près du passag de Lelant. La vierge dont parle Anselme doit être sainte Anta, l'éponyme de Lelant (anciennement Lan-Anta). Il y avait une confrérie de sainte Anta à Lelant en 1495, et son oratoire (qui ressemblait peut-être à celui de saint Kirec à Ploumanach) a dû être la « Chapelle de sainte Anta », de laquelle « Chapel Aanjer Rock » tire son nom (elle servait peut-être de phare pour guider les bateaux.) La mention que fait la *Vita* de cette vierge chrétienne prouve qu'il y avait déjà des chrétiens en Cornwall quand Guigner et ses compagnons y débarquèrent. (On a découvert à Hayle une inscription chrétienne de l'époque romaine). *Hya* est sûrement sainte Ia, patronne de la ville de Saint-Ives, anciennement *Porthia* (*Parochia Sancte Ye* 1327, *Seynt-Ya* 1523, *Seint Ies* 1549, *Saint Yves* 1571), et d'une fontaine sacrée appelée *Fenton Ear* à Troon dans la paroisse de Camborne, près de laquelle se trouvaient une chapelle et une croix. L'ancien nom de l'église de Wendron, au sud-est de Sithmey, paraît avoir été *Eglosiga*, c'est-à-dire l'Eglise d'Ia.

Piala est la patronne primitive de la paroisse de Phillack.

Theodoric est le tyran Teudar des traditions corniques de Moyen-Age. Il paraît dans le fameux mystère cornique *Beunans Meriasek* comme un payen ennemi de saint Me-

(1) L'abbé Duine découvrait dans l'œuvre d'Anselme « une contamination de deux légendes, avec des thèmes de folk-lore ».

riades et cherchant à le massacrer. La *Vita Petroci* nous dit qu'il possédait un étang rempli de serpents et de reptiles et qu'il y jetait les criminels dont il voulait se débarrasser.

Dans la *Vie de saint Ké* (vie écrite dans le Cornwall et traduite en français par Albert Le Grand) Teudar nous est présenté comme un seigneur « perdu et déterminé », habitant le château de Gudrun (Goodern dans la paroisse de Kea, près de Truro en Cornwall), voleur des bœufs de saint Ké et brisant une des dents du saint pour répondre à ses protestations. — Chose curieuse, en Bretagne, Teudar est le nom d'un saint vénéré à Tréduder, près Lannion, où l'on voit la fontaine de saint Tudar. (1)

Au point de vue de la critique historique, que peut donc donner la *Vita Guigneri* ?

Écrite au XIV^e siècle, elle ne contient qu'une tradition tardive d'un événement qui s'est passé près de 1.000 ans auparavant. Elle est pleine de détails forgés par une pieuse imagination, tel le nombre symbolique des compagnons de Guigner, 777, dont 7 évêques. Pourtant il y a beaucoup à apprendre quand on l'approfondit, beaucoup de découvertes à y faire.

III

Quels souvenirs relatifs à Saint Gwinear le Cornwall a-t-il conservé indépendamment de la *Vita Guigneri* ?

Je l'ai dit plus haut, quand en 1535, le grand historien Leland visita le Cornwall, l'œuvre systématique de destruction entreprise par la Réforme n'avait pas encore commencé ; il lui fut donc aisé de consulter, probablement dans les églises de Breage et de saint Ives, trois anciennes vies de saints, celles des SS. Breaca, Elwin et Ia. Voici des extraits de ses notes :

« De la vie de sainte Breaca :

« Barricius était compagnon de saint Patrice, selon ce qu'on lit dans la *Vie de S. Wymerus* » (2). (S. Guigner).

(1) Largillière, *Six Saints de Plectin*, pp. 55-61.

(2) Le nom Wymerus est certainement une erreur de lecture, facile à faire dans l'écriture du temps, pour « Wynierus ».

Or il est à remarquer que la vie écrite par Anselme ne fait pas mention de Barricius, par conséquent une autre Vie de saint Gwinear a pu exister.

« Breaca vint en Cornwall, en compagnie de beaucoup de saints, parmi lesquels se trouvaient un abbé, Sinninus (= Sithney) qui fit le voyage de Rome avec Patrice, un moine, Maruanus, un roi, Germochus, Elwen, Crewenna, Helena... Breaca débarqua au-dessous de Revyer avec ses compagnons dont Teudar tua une partie. » Et plus loin : « Le château de Ryvier, presque à l'extrémité orientale de l'embouchure de la rivière de Hayle, sur la mer du Nord, est maintenant, suivant l'avis de plusieurs, perdu dans les sables. C'était le château de Théodore. » (Ce qui confirme le dire d'Anselme que Teudar tomba sur les Irlandais « par derrière ».) Dans *Beunans Meriasek*, Teudar habite Lestowder en Saint-Keverne, et possède un château à Goddren.

« Kenor (= Conerton), dit Leland, à deux milles de Ryvier, jadis cité importante, maintenant disparue. Elle possédait deux églises paroissiales assez loin l'une de l'autre, autrefois dans la ville... et de là un petit ruisseau court vers la mer. »

Sur saint Yves, il dit : « L'église paroissiale est dédiée à Ia, fille d'un grand seigneur de l'Irlande, et disciple de Barricus. Ia et Elwine, avec beaucoup d'autres, vinrent en Cornwall et débarquèrent à Pendinas. Ce Pendinas n'est autre que la presqu'île et rocher escarpé où se trouve maintenant la ville de Saint-Ies. Un certain Dinan, seigneur puissant de Cornwall, bâtit une église à Pendinas, à la prière d'Ia, comme on le voit dans la légende de sainte Ia. »

M. Charles Henderson a publié en 1925 une étude fort intéressante où il démontre clairement combien ces antiques traditions sont confirmées par le fait que les paroisses portant des noms de saints considérés comme venus d'Irlande renferment une foule de lieux-dits à forme irlandaise. Sur deux cartes inédites datant de 1770, il a remarqué que les ouvrages fortifiés sur la colline de Trégoning dans la paroisse de Breage s'appelaient alors *Lob-an-rath*. Or *Rath*, comme tous les érudits le savent, est un

mot irlandais très répandu désignant une forteresse, mot absolument inconnu en Cornique ; et Tregoning-Hill est situé près d'une église fondée, dit-on, par une sainte irlandaise. Tout à côté se trouvent *Binner* (1) et *Drym*, encore deux mots irlandais voulant dire *confluent* et *sommet*. *Clowance* dans la paroisse de Crowan paraît être l'irlandais *cluainte* = pâturages. *Conner* lui-même peut être l'irlandais *conair* = havre (2).

IV

Voyons maintenant la version bretonne de la légende de saint Guigner. Saint Guigner est le patron de Pluvigner (en 1259 *Pleguinner*), vaste paroisse rurale du Vannetais, située à quelques kilomètres au nord d'Auray. Pluvigner dépend du diocèse de Vannes, et le culte du saint y était servi à la Cathédrale, dont une chapelle (celle actuellement du Sacré-Cœur) y portait son nom ; sa légende figurait au propre du diocèse. Albert Le Grand nous a laissé une courte « Vie de saint Guiner, ou Eguiner, martyr, le 14^e jour de décembre », jour où tombe sa fête en Bretagne. Il dit avoir tiré cette vie des « anciens légendaires manuscrits de la Cathédrale de Vannes et de la Collégiale du Fol-Coet » (Le Folgoat), et identifie notre saint avec le patron de Loc-Eguiner, près du Folgoat, et, d'après la façon dont il écrit son nom, il me semble qu'il le regarde plus comme le saint éponyme de Loc-Eguiner que comme celui de Pluvigner dont il ne fait même pas mention : il écrit en effet *Guiner* et non *Guigner*. Il raconte que saint Guiner débarqua en Cornouaille, et l'appelle « gentil-

(1) Je ne vois pas de nom irlandais correspondant exactement à « Binner ». M. Henderson aura songé sans doute à « inbhear » (ancienne forme « inber », prononciation « inver ») qui a ce sens.

(2) M. Henderson suppose que le groupe des saints martyrisés peut parfaitement figurer une invasion armée. « Cependant Tudor... ayant rallié ses forces, tomba sur les Irlandais près de Connor... En dépit de ce désastre, Gwinear et sa sœur Piala eurent le dernier mot, car leurs noms sont restés attachés à deux paroisses. — Gwinear et Phillack (sous l'influence romaine sainte Piala a été remplacée par sainte Félicité)... Leurs compagnons, guidés par Breaca, remontaient la vallée de la Hayle et campaient sur les hauteurs de Tregoning, la place la plus forte du pays. De là ils pouvaient facilement attaquer Tudor. »

homme... de la Maison du prince *Fingar* » (qu'il prend pour le maître de Guiner et non Guiner lui-même).

L'anecdote de la conversion de Fingar par saint Patrice (qu'il nomme *Princius* (1) est la même chez lui que chez Anselme. Mais on peut remarquer bien des différences entre les deux vies. Par exemple, Albert Le Grand raconte que Clito, furieux de la conduite de son fils, fit savoir à Théodoric, prince de la Cornouaille *armoricaïne*, que son fils avait passé la mer pour l'attaquer les armes à la main ; que Theodoric, « homme cruel, sanguinaire et sans religion », marcha à sa rencontre et le massacra ainsi que Guiner et tous ses compagnons. Le récit de la mort de Guiner est à peu près le même chez les deux auteurs, mais Albert Le Grand tourne court en ajoutant seulement que plusieurs miracles eurent lieu sur la tombe du saint.

A Pluvigner notre saint est représenté sur une verrière chassant un cerf portant une croix entre ses bois, confusion avec la légende de saint Hubert, ou une des formes prises pour ce thème dans d'autres vies de saints, comme celle d'Eustache-Placide. Près de l'entrée du bourg on voit trois fontaines. Les fidèles croient que pris de soir pendant sa chasse, il frappa le sol de sa lance et que trois sources jaillirent, une pour lui, une autre pour son cheval et la troisième pour son chien. Le jour du Pardon, on se rend en procession aux fontaines, on y allume un feu de joie en chantant en l'honneur du saint une hymne très caractéristique :

« *El gueh aral, o sant Guigner,*
« *Goarnet en dud a Bleuegner;* » etc. (2).

M. Joseph Loth ne croit pas que Guigner puisse être le même personnage qu'Eguiner. Il ne croit pas non plus

(1) La fausse lecture « Princius pour « Patricius » s'explique fort bien par l'abréviation courante pour « Patricius », « Princius » ; le signe destiné à marquer l'abréviation de *at* a été pris pour le signe habituellement employé pour *n*.

(2) La paroisse de Pluvigner contient neuf chapelles dédiées à des saints celtiques. Au nord de Pluvigner, la paroisse de Camors a pour patron S. Sané, qui a été identifié avec le saint abbé irlandais S. Sennan (qui paraît être l'éponyme de la paroisse cornique de Sennen, au Land's End.).

que le mot irlandais *Fingar* ait pu devenir *Guigner*. *Gwinnear*, dit-il, n'est pas un nom irlandais ; c'est un nom essentiellement breton remontant à une très haute antiquité ; c'est ainsi qu'au Livre de Llandaff on trouve cité un *Guinier fils de Jacuan* (Noms des saints Bretons, p. 55), ce qui prouverait que saint Guigner n'était pas un saint irlandais. Et voilà un nouvel élément d'incertitude (1).

Mais parce que ces problèmes hagio-historiques ne peuvent pas être résolus aujourd'hui, faut-il pour cela cesser nos recherches ? Pas le moins du monde. Avec de la patience on finit par atteindre la vérité. La période que nous étudions est la plus importante de toutes celles de l'histoire du Cornwall ; elle s'étend sur 500 ans et est aussi longue que celle qui nous sépare, en 1931, de 1431. Combien de révolutions et d'événements importants se sont produits chez nous entre 1431 et 1931 ! Et pourtant nous ne connaissons rien de l'histoire du Cornwall entre 400 et 500 (période où l'émigration en Bretagne et la fondation de la Cornouaille et de la Domnonée armoricaines se sont faites) que ce que peuvent nous apprendre les seuls noms de nos paroisses, quelques fragments de vies, de saints et des bribes d'annales. Au lieu de nous plaindre de ne connaître souvent que les seuls noms de nos vieux saints, félicitons-nous au contraire de les avoir : sans eux, tout serait perdu.

Ne plaisantons pas de la légende que le bon Anselme nous a conservée avec un soin si jaloux. Bien des usages et des façons de penser de ce bon vieux temps étaient, il y a encore peu d'années, tournés en ridicule par des auteurs tout pleins d'eux-mêmes ; aujourd'hui on les recueille avec soin et on les considère comme les fondements de la science très sérieuse du folklore. Plus encore : n'allons pas nous imaginer, parce que les vies de nos saints contiennent tant d'épisodes naïfs et légendaires, que nous soyons dispensés d'en vénérer les héros. Comme je le disais, ces épisodes dont nous sommes tentés parfois de sourire, sont des éléments précieux de folklore que le populaire a mêlés à la vie de leurs protecteurs et patrons. Libre au journaliste ou à l'auteur d'un guide d'amuser

(1) Suivant Largillière, *Sithney* ou *Sezni* ne serait pas non plus un nom irlandais mais un nom breton.

ses lecteurs en forgeant des histoires où les saints tiennent des rôles ridicules ; ce n'est pas une façon de servir la vérité et l'histoire. Pour nous, « ne condamnons pas des innocents », et ne prêtons pas sans réflexion des actes indignes d'eux à des saints personnages sur le compte desquels nous sommes si peu renseignés (le jugement inepte porté sur saint Gildas par Baring-Gould dans son *Little Guide to Brittany* en est une preuve manifeste). Au moment où vivaient nos vieux saints, les hommes possédaient une véritable attirance pour le service de Dieu. J'ai déjà cité le jugement de Creighton, « qu'il régna, au temps des saints, une vraie atmosphère de perfection dont il est difficile aujourd'hui de se faire une idée, perfection qui fut une véritable possession spirituelle ». Adamnan et Bede nous font voir ce que furent les saints celtiques, et les historiens sérieux n'ignorent pas ce que la civilisation européenne leur dut. « Les Chrétiens d'Irlande luttèrent avec un zèle farouche contre les masses payennes qui régnaient sur le monde. Leurs missionnaires évangélisèrent les Picts des Highlands et les Frisons du Nord. Un saint irlandais, Colomban, fonda des monastères jusqu'en Bourgogne et jusqu'aux Apennins. Le canton de Saint-Gall rappelle encore par son nom un autre irlandais devant qui les esprits des eaux et des montagnes s'enfuirent pleins d'épouvante sur le lac de Constance. Un moment il parut que le cours de l'histoire du monde allait être bouleversé ; que la vieille race celtique que Romains et Germains avaient refoulée, allait revenir pour s'emparer spirituellement de ses vainqueurs ; que les Celtes convertis allaient remplacer les Chrétiens de Rome et que leur rôle serait de prendre en main les destinées de la Foi en Occident. » (J. R. Green.)